

L'ENSEIGNEMENT

DE

L'HISTOIRE LOCALE ET RÉGIONALE

A L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

DE 1886 A 1905

PAR

Paul COURTEAULT

CHARGÉ DE COURS A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ
DE BORDEAUX

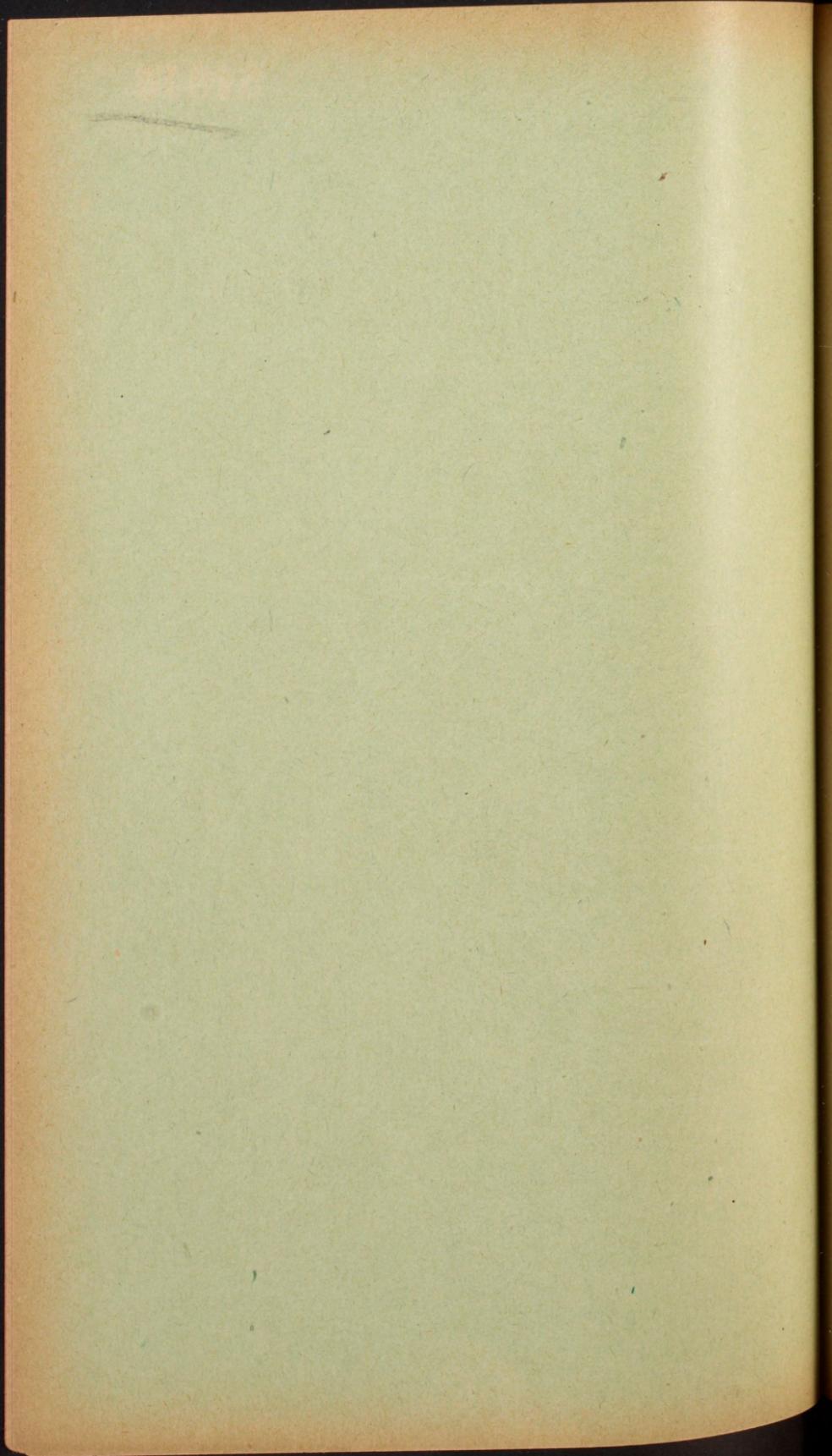


BORDEAUX

IMPRIMERIE G. GOUNOUILHOU

9-11, RUE GUIRAUDE, 9-11

—
1908



L'ENSEIGNEMENT

51046

DE

L'HISTOIRE LOCALE ET RÉGIONALE

A L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

DE 1886 A 1905

PAR

Paul COURTEAULT

CHARGÉ DE COURS A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ
DE BORDEAUX

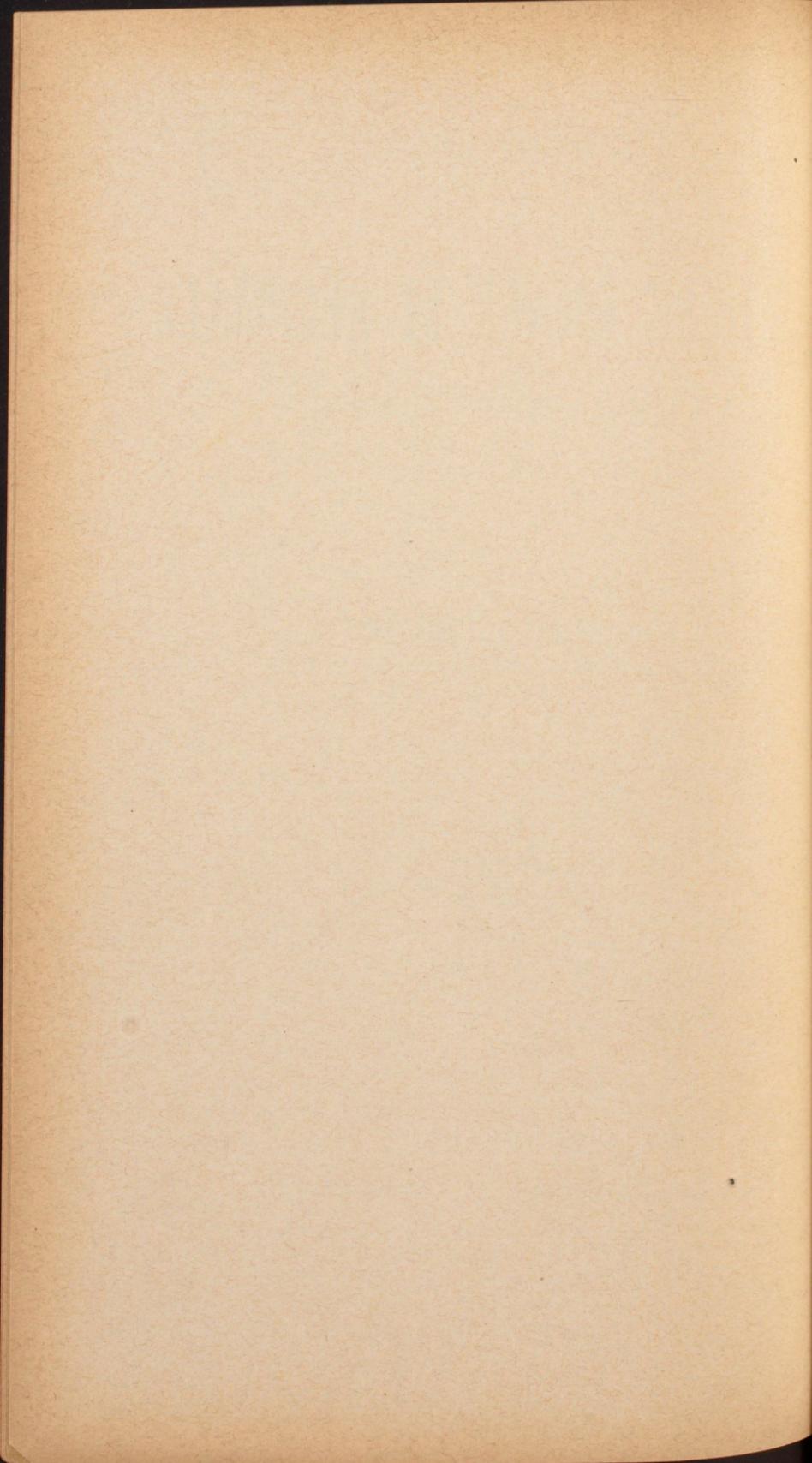


BORDEAUX

IMPRIMERIE G. GOUNOUILHOU

9-11, RUE GUIRAUDE, 9-11

1908



L'ENSEIGNEMENT
DE
L'HISTOIRE LOCALE ET RÉGIONALE
A L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
DE 1886 A 1905¹

MESSIEURS,

Montaigne a noté quelque part que la difficulté d'entrer en matière ne l'embarrassa jamais : « Cicero, dit-il, estime qu'és traictez de la philosophie le plus difficile membre soit l'exorde : s'il est ainsi, je me prens à la conclusion sagement². » Il est permis à bien peu de gens, — et il serait très dangereux d'imiter, sur ce point, la sagesse de Montaigne. Si, d'ailleurs, les premières phrases d'un discours, les premières pages d'un livre sont le plus souvent celles que l'on trouve et que l'on écrit en dernier, ce n'est pas le cas lorsque, avant d'exposer des faits et des idées, on n'a qu'à laisser parler son cœur. J'ai cette bonne fortune et, tout d'abord, ce très agréable devoir à remplir.

Je sais, en effet, — et nul ne s'étonnera que je sois impatient de le dire, — quelle reconnaissance je dois au maître dont je recueille le très lourd héritage. Je me souviens, comme si c'était d'hier, du jour où, nouveau venu à Bordeaux, je l'entendis pour la première fois. Il entraînait alors ses nombreux et fidèles auditeurs à travers les rues de nos plus anciens quartiers. Il évoqua, ce jour-là, le Vieux-Marché. A cette voix

1. Leçon d'ouverture du Cours d'histoire de Bordeaux et du Sud-Ouest (fondation municipale) à la Faculté des lettres (mercredi 5 février 1908).

2. *Essais*, liv. II, chap. xvii (éd. Motheau et Jouaust, t. IV, p. 219, n. 4).

incisive et pénétrante, sous l'action de cette parole qu'échauffait, au dehors, la flamme d'une imagination avide de formes précises et de couleurs éclatantes, qu'animait au dedans une autre flamme plus haute, la passion de la recherche et de la vérité scientifiques, la petite place, aujourd'hui calme et silencieuse, recouvrirait sa vie d'autrefois. Nous la revoyions telle qu'elle fut au xv^e et au xvi^e siècle, avec sa « guirlande », ses bancs « carnassiers » et « poissonniers », sa « panneterie », sa « clie », sa croix et son pilori, ses boucheries et son moulin plongeant ses roues dans l'estey voisin du Peugue; pleine d'une foule grouillante et bigarrée; rendez-vous quotidien du populaire qui, par les six rues qui y convergent, chaque matin s'entassait là pour trouver les victuailles nécessaires aux besoins du corps et aussi la pâture des nouvelles ordonnances, lues au son des trompettes d'argent par les hérauts municipaux, bruits du port, rumeurs des faubourgs : véritable « forum » de la cité, où battait le cœur de Bordeaux... Devant cette résurrection, je sentis jaillir la source inutilement comprimée de la vocation historique, et j'allai trouver le maître.

Avec quelle cordialité il me reçut; avec quelle sûreté il m'indiqua de suite un sujet de travail conforme à mes goûts; comment il m'introduisit dans le petit monde des érudits bordelais, dans cette Société des Archives historiques de la Gironde, dont il aime l'activité modeste, en me disant : « Travaillez là; vous y pouvez rendre des services, » je voudrais le rappeler longuement. Mais à quoi bon? Mon histoire paraîtrait bien banale : n'est-ce pas celle de tous ceux qui, ayant une fois franchi le seuil du cabinet du cours de Tournon, revinrent chez eux les mains et la tête pleines d'indications précises, de renseignements précieux, d'idées neuves, souvent hardies, et, ce qui vaut mieux encore, l'esprit plus confiant, la volonté raffermie, l'ardeur au travail confirmée par la contagion d'un admirable exemple?

Vous me saurez plus de gré, Messieurs, de rappeler brièvement ce que fut ici, pendant près de vingt années, le labeur scientifique de M. Camille Jullian. C'est en juillet 1886 que le Conseil municipal décida la création d'un cours d'histoire de

Bordeaux à la Faculté des lettres. Le rapport de l'administration, après avoir remarqué que cette initiative était de tous points conforme aux intentions de l'État, désireux de constituer en France de véritables Universités régionales, la justifiait dans les termes les plus heureux. Il rappelait qu'il n'y a point d'histoire plus utile à connaître et plus mal connue; il montrait la nécessité « de réunir tous les efforts dispersés, de grouper autour d'une chaire en renom toutes les bonnes volontés, de susciter les vocations, et d'offrir à tous ceux qu'attirent ces recherches un maître autorisé qui les dirige, leur apprenne à se servir avec méthode des documents et continue avec plus de suite à Bordeaux la tradition féconde des études d'histoire locale ». L'honorable rapporteur de la commission, M. Perrens, n'eut pas de peine à convaincre ses collègues. Le corps municipal avait alors, comme aujourd'hui, à sa tête l'administrateur éminent, dont le patriotisme bordelais sait associer l'intelligence la plus large des besoins présents de la cité au souci de conserver intact son patrimoine moral; et son adjoint à l'instruction publique s'appelait Auguste Couat.

Quant au maître en qui la Ville et l'État mettaient leur confiance entière pour constituer ce nouvel enseignement, il s'était désigné lui-même en acceptant, plus de deux ans auparavant, de mener à bien la transcription et la publication des inscriptions romaines de Bordeaux. Cette grande entreprise était depuis longtemps souhaitée. Dès 1873, l'idée en était suggérée par l'un de nos maîtres les plus chers, M. Reinhold Dezeimeris. Le philologue consommé, l'humaniste délicat est aussi un archéologue de race; rien de ce qui touche Bordeaux ne lui est, d'ailleurs, étranger. Je lui dois trop personnellement pour ne pas être heureux de rappeler ici avec quelle bonne grâce il m'a naguère introduit dans le petit cercle de ses amis, les érudits de la Renaissance, avec quelle sûreté il m'a guidé à travers ces vieux livres qu'il aime et qu'il sait faire aimer.

Le premier volume des *Inscriptions* était prêt à la fin de 1886; le second parut au début de 1890. L'auteur ne s'était pas contenté de colliger près d'un millier d'inscriptions, de

les transcrire lui-même, toutes les fois que ce fut possible, avec un soin minutieux, de dresser, pour chacune d'elles, une bibliographie critique qui témoigne d'une érudition infinie, d'en donner un commentaire sage, plein de vues neuves et pénétrantes sur la vie administrative et sociale sous l'Empire et jusqu'à l'établissement de la dynastie carolingienne. Il y joignit des *excursus* d'une importance capitale pour l'histoire de Bordeaux et de la région du Sud-Ouest : sur les *cités* qui ont constitué le département de la Gironde; sur les voies terrestres et fluviales au temps des Romains; sur la paléographie et la langue des inscriptions; sur la première muraille de Bordeaux, qui nous a conservé les plus précieux de ces monuments; sur les origines et les développements de la ville ouverte de l'époque impériale; sur le *castrum* et les vicissitudes de Bordeaux pendant les invasions; enfin, sur l'histoire des découvertes, des collections et des publications épigraphiques. Le *Corpus bordelais* fut de la sorte complété et comme couronné par une synthèse où l'historien mettait en œuvre les résultats de la patiente enquête menée par l'épigraphiste et l'archéologue à travers l'amoncellement des pierres retrouvées et déchiffrées. En face de l'admirable *Bordeaux vers 1450* du maître Leo Drouyn, se dressait désormais un monument digne de lui être comparé. L'un et l'autre étaient édifiés sur les principes rigoureux de la critique historique. L'étude directe et minutieuse des textes, la recherche et la transcription fidèle des documents originaux leur donnaient la solidité qui avait manqué jusque-là aux histoires générales. Bien au-dessus de ces compilations hâtives et inexactes, les *Inscriptions de Bordeaux* et *Bordeaux vers 1450* fixaient pour toujours deux grandes époques de notre passé municipal : l'antiquité et le pré moyen-âge, d'une part; le xv^e siècle, de l'autre.

Lorsqu'en 1891 la municipalité, sur l'initiative du maire, M. A. Baysellance, décida de dresser et de publier une monographie de Bordeaux, M. Jullian fut naturellement chargé de rédiger l'aperçu historique qui devait servir d'introduction à l'ouvrage. Dans cette substantielle synthèse, qu'il appelait trop modestement un résumé historique, tout ce qui constitue

l'essentiel de l'histoire, l'étude des origines, des races, des institutions civiles et religieuses, des mœurs et des pierres, se retrouve en des croquis vivement enlevés, d'un dessin rapide, sobre, ferme et net. De plus, le professeur d'histoire de Bordeaux dirigea l'exécution des six plans historiques de la ville contenus dans l'album, qui accompagnait la monographie municipale : les trois premiers — Bordeaux romain, Bordeaux au IV^e siècle, Bordeaux au XII^e — étaient des reconstitutions dont il était l'auteur.

Tandis que M. Jullian contribuait ainsi, pour sa part, à l'œuvre entreprise par la municipalité, l'administration universitaire se préoccupait de consacrer le succès de son enseignement à la Faculté en préparant la transformation du cours d'histoire de Bordeaux et de la région du Sud-Ouest en chaire magistrale d'État. L'adjoint à l'Instruction publique de 1886 était maintenant le recteur de l'Académie. Qu'il me soit permis d'apporter ici mon hommage personnel de respectueuse reconnaissance à l'administrateur ferme et prévoyant, à l'homme juste et bon, dont j'eus précisément alors l'occasion d'apprécier la grave bienveillance, qui me guida de ses conseils à mes débuts et qui fut le confident de mes premiers projets. Le nom d'Auguste Couat, aujourd'hui si populaire à Bordeaux, est indissolublement lié à la création du cours d'histoire locale et régionale. On ne peut en séparer celui d'un autre Bordelais de cœur, qui fit partie, lui aussi, de notre administration municipale et qui n'oublie pas — je le sais — notre ville et les amis très chers qu'il y a laissés. M. Liard était en 1890 directeur de l'Enseignement supérieur. Il travaillait alors, avec une admirable ténacité, à substituer à l'organisme usé des Facultés napoléoniennes des foyers de vie scientifique provinciale par la reconstitution des Universités. Il pensait qu'une large place devait y être faite aux enseignements particuliers à chaque région. La transformation du cours d'histoire de Bordeaux en chaire magistrale fut une brèche nouvelle ouverte dans la bâtie vermoulue, en même temps qu'une pierre d'attente pour l'édifice futur. Une proposition fut faite à la Ville par le recteur ; elle fut rapportée

par un autre excellent Bordelais, Gaston Lespiault : l'assemblée municipale émit un vœu favorable dans la séance du 21 juillet 1891 et, à la rentrée suivante, la chaire était créée.

Le titulaire avait amplement mérité cet honneur. Tout le monde le pensait; lui seul ne le crut pas. Il voulut s'en rendre plus digne, en acceptant, l'année suivante, d'écrire une *Histoire de Bordeaux*. L'offre lui en fut faite par le nouveau chef de la municipalité, celui-là même qui, en 1886, avait présidé à la naissance du cours. La publication de l'*Histoire de Bordeaux* est une des entreprises qui honorent le plus la seconde mairie de M. Alfred Daney. Ce travail considérable fut achevé, par un véritable tour de force, en deux années et demie. Rien pourtant n'y décèle la hâte. L'ampleur et la fermeté du plan, l'étendue d'une enquête poussée à fond dans tous les domaines de l'histoire, le recours direct aux sources, la précision minutieuse du détail toujours vivant et significatif, la composition rigoureuse des tableaux qui font revivre les aspects successifs de la cité, la perfection d'une forme à la fois éloquente et concise, où rien n'est laissé au hasard, où chaque mot recouvre exactement une idée ou un fait, et dont l'allure pourtant rapide entraîne le lecteur charmé, tout révèle dans la conception de l'œuvre une pensée longtemps mûrie et dans l'exécution une vivacité singulière qui, pour un observateur superficiel, semble être de la fougue, qui n'est, au fond, que la force naturellement jaillissante d'une intelligence très riche, très souple et toujours en action. Le texte était par lui-même assez expressif. Pour le rendre plus vivant encore, l'auteur l'accompagna d'un commentaire perpétuel par l'image. Il fit appel à de nombreux collaborateurs : archivistes et bibliothécaires, érudits, archéologues, numismates, photographes, dessinateurs, typographes, guidés par lui, entraînés par son zèle contagieux, communiquèrent les documents et les pièces rares de leurs collections, reproduisirent tous les monuments, tous les aspects de notre ville, donnèrent au livre la beauté matérielle dont il était digne. Et l'entreprise fut vraiment, comme l'avait souhaité son promoteur, un acte de piété municipale, un hommage religieux tout semblable à celui qu'il y a dix-

neuf siècles, les ancêtres rendaient sur le forum à la Tutelle bordelaise. Comme l'autel des Bituriges, l'ouvrage aurait pu porter sur son frontispice : « Consacré au génie de la cité, *Sacrum genio civitatis.* »

Les *Inscriptions* et l'*Histoire de Bordeaux* étendirent au loin la réputation scientifique de M. Camille Jullian. Paris commença dès lors à l'envier à Bordeaux. Et pourtant on n'y connaissait encore que l'érudit et l'écrivain. On y applaudit aujourd'hui le professeur, et, chaque semaine, l'amphithéâtre du Collège de France s'emplit jusqu'aux portes d'auditeurs graves et recueillis, qui suivent avec un intérêt passionné ces leçons merveilleusement construites, où la précision rigoureuse s'allie, par une sorte de prodige, aux envolées d'une pensée avide de larges espaces : tel ce *Plaidoyer pour la pré-histoire*, où de l'examen d'un humble silex, d'un coup de poing de l'époque chelléenne, le maître s'élève à la reconstitution du travail cérébral de l'homme primitif qui créa cette arme en apparence grossière. Ceux-là seuls ont été surpris de ce grand succès qui ne savaient pas ce que fut à Bordeaux le professorat de M. Jullian. Vous n'en avez pas été étonnés, Messieurs, vous qui avez été ses premiers auditeurs et ses premiers disciples. Pendant près de vingt ans, vous avez eu la bonne fortune de l'entendre à cette place. De 1886 à 1905, il vous a raconté par le menu l'histoire politique, administrative, militaire, intellectuelle, artistique et sociale de Bordeaux, depuis les origines jusqu'aux premières années du XVIII^e siècle. Parallèlement il vous exposait son histoire monumentale, retracait le développement topographique de la cité, et, sous le titre aimable de promenades archéologiques et historiques, faisait revivre devant vous chaque quartier, rue par rue, maison par maison ; s'interrompant, l'année où fut officiellement rétablie notre Université, pour évoquer son vénérable passé. Dans ces dernières années, c'était vers les souvenirs historiques et populaires de l'ancienne Gascogne, vers les origines bordelaises et aquitaniques, vers les routes antiques du Sud-Ouest qu'il avait de nouveau tourné son activité infatigable. Comme par un secret pressentiment, il abordait déjà, dans sa chaire muni-

cipale, les questions délicates qu'il étudie aujourd'hui dans cette chaire d'antiquités nationales créée pour lui et où notre affection respectueuse prévoit et souhaite de nouveaux et prochains triomphes à l'auteur de *Vercingétorix* et de la *Gaule romaine*.

Il n'y a, d'ailleurs, pas oublié notre ville. Dès les premières pages de l'œuvre maîtresse dont deux volumes viennent de paraître, écoutez comme il parle de Bordeaux, carrefour régional de la Gaule et de la France : « Ce sont, dit-il, les rencontres de routes multiples qui font les cités maîtresses et capitales... De ces positions de capitale, celle de Bordeaux est seule définitive, autonome et comme royale. L'éloignement de Paris et de Lyon; le croisement, à son port de la Lune, de la route fluviale et de la grande voie des plaines occidentales de la Gaule; l'énorme masse de flots qui, au Bec-d'Ambès, portent des chemins venus de tous les points de son horizon, tout cela rend Bordeaux nécessaire à un immense morceau de la Gaule. A lui seul, il joue dans le Sud-Ouest le rôle qui, dans le Sud-Est, est partagé entre Narbonne et Marseille : celui de point de départ des courses et des marches vers la mer, vers l'intérieur, vers la frontière espagnole¹. » Les historiens et les géographes goûteront dans ce passage la justesse d'une vue pénétrante et d'une idée essentielle heureusement exprimée. Nous, Bordelais, nous serons émus. Nous lirons entre les lignes, et nous sentirons qu'au moment où l'écrivain les a tracées, la plume tremblait un peu entre ses doigts. A cet accent de fierté et de tendresse, nous reconnaîtrons que si ces vingt années de recherches et de travaux sur le passé de notre ville ont produit une ample moisson d'idées pour l'histoire générale, elles ont aussi déposé dans la mémoire et le cœur de celui qui s'y livra des souvenirs très doux et des sentiments très forts. C'est, Messieurs, le privilège de ce genre d'études. Les plus austères, les plus froides en apparence entretiennent et avivent la flamme du patriotisme local. M. Jullian, né Marseillais, Bordelais d'adoption, en sera désor-

1. C. JULLIAN, *Histoire de la Gaule*, t. I, pp. 35, 38-39.

mais un illustre exemple. Mais combien en pourrait-on citer, à plus forte raison, chez les Bordelais « naturels » ? Il m'est doux d'en rappeler ici un seul : n'est-ce pas dans ces beaux travaux sur la poésie latine bordelaise qu'il faut chercher la véritable origine de ce zèle municipal qu'à côté de l'historien de Bordeaux, son camarade et son ami, a déployé l'éditeur de la *Moselle* et l'historien de notre Musée, le maître éminent dont je suis heureux de redevenir, après vingt-cinq ans, le disciple ?

Je n'ai pas encore tout dit sur l'œuvre de M. Jullian à Bordeaux. L'administration municipale et mes collègues de la Commission des Archives m'en voudraient si je ne rappelais la part qu'il prit aux publications faites aux frais et par les soins de la Ville : à la belle édition du *Livre des Coutumes*, procurée par notre vénéré maître M. Henri Barckhausen, dont l'admirable activité, après tant de travaux d'érudition patiente et sage, vient de nous révéler un *Montesquieu* enfin authentique, inconnu des critiques et sortant tout vivant des archives de La Brède, fruit d'automne, dont la saveur exquise est encore rendue plus pénétrante par l'accent personnel qui laisse discrètement entrevoir, à travers l'historien, la haute figure, sereine et grave, de l'homme ; — à l'*Inventaire sommaire de la Jurade*, inestimable débris de nos archives incendiées, commencé par le regretté Dast de Boiville, continué par un de nos maîtres les plus aimés, M. A. Ducaunnès-Duval ; — à l'édition municipale des *Essais*, enfin. La Société archéologique n'oublie pas, non plus, avec quelle bonne grâce M. Jullian accepta de diriger ses travaux. La Société des Archives historiques lui doit deux de ses plus heureuses initiatives : la publication du *Livre noir et des Établissements de Dax*, l'idée première de l'album *Bordeaux et la région du Sud-Ouest sous Louis XIII*. Souhaitons que, de Paris, M. Jullian, qui, du reste, ne cesse pas d'être Bordelais, qui a tenu à le marquer en ne dénouant pas les liens très chers qui l'unissent à notre Académie, témoigne encore sa bienveillance à nos sociétés savantes et à nos entreprises locales. Elle leur portera bonheur.

* * *

Ce souhait, Messieurs, permettez-moi de le faire aussi pour moi-même. J'ai besoin de me rappeler en ce moment toutes les preuves d'affection que M. Jullian m'a données pour m'assurer que je ne suis pas trop indigne de l'honneur qu'il m'a fait en me désignant comme son successeur. Cette confiance, qu'il a su faire partager, je n'ai, je le sens, qu'un moyen de la justifier : c'est de travailler de toutes mes forces à imiter celui qui m'a ouvert la voie, de marcher dans les empreintes qu'il a si fortement marquées sur toutes les parties de notre histoire, avant tout d'apporter chaque fois ici ce qu'il a quelque part appelé « la vertu la plus souhaitable à notre génération », le sentiment du devoir professionnel.

Ce devoir, pour l'historien, c'est le souci exclusif de la vérité. Principe plus facile à proclamer qu'à mettre en pratique. De toutes les disciplines, l'histoire est peut-être celle où les obstacles les plus nombreux se dressent pour entraver la marche vers la vérité, objet suprême de la science. Le fondement sur lequel elle s'appuie, le témoignage humain, est, de soi, incertain et fragile. Pour établir le plus petit fait, il est absolument nécessaire de remonter aux témoignages les plus sûrs, aux documents originaux. Il faut les rechercher, les étudier, les critiquer, les classer. Et dans ce laborieux travail d'analyse, la paresse, la négligence, l'étourderie guettent sans cesse l'historien, même le plus expérimenté. En second lieu, le champ qu'il travaille n'est pas vierge; d'autres, avant lui, l'ont défriché. Il doit lire tout ce qu'ils ont écrit avec les mêmes précautions qu'on lit les documents, y chercher, non la vérité toute faite, mais des matériaux pour faire la vérité. Et, dans cette lecture des ouvrages de seconde main, la paresse et le désir d'aller vite ont encore beau jeu. Enfin, de cette poussière de faits épars, de ces renseignements fragmentaires ramassés de tous côtés, souvent confus et contradictoires, il faut tirer un récit aussi complet, aussi exact, aussi vrai que possible, je veux dire qui reproduise avec une fidélité rigoureuse la réalité.

complexe contenue dans les documents. Et, dans ce groupement des témoignages, dans ce travail de construction infiniment délicat, où le raisonnement a sa part, et souvent aussi la passion (si celle-ci est trop souvent aveugle, celui-là n'est-il pas aussi souvent boiteux ?), que de précautions à prendre pour ne pas buter à chaque pas ! L'œuvre historique — et c'est là sa beauté — exige vraiment de celui qui s'y applique des vertus très hautes et d'une pratique singulièrement malaisée.

Mieux que personne, M. Jullian s'en est rendu compte. Quant à l'esprit qui doit animer l'historien, il l'a défini dans des termes très nobles qu'il convient de rappeler ici : « Un historien, a-t-il dit, qui a la pudeur et l'orgueil de la vérité, dira sa pensée sans crainte de combattre ses alliés et sans désir de flatter ses adversaires ; il ne s'appartient pas dès l'instant où il écrit. Il n'appartient à aucun parti et il n'est d'aucune époque. Il ne cessera pas de penser que telles formes de gouvernement sont néfastes, que telles croyances sont inutiles ou dangereuses ; mais il respectera ceux qui les ont défendues, lorsqu'ils lui paraîtront mériter le respect. Il doit parler avec déférence des puissances qu'il admire dans le passé, et auxquelles il résisterait dans le présent. Il peut même, sans apostasie, sympathiser tour à tour avec les régimes les plus divers, avec l'Empire romain et la Monarchie française, avec l'Église et la Révolution, avec la bourgeoisie de 1830 et la démocratie de notre temps. C'est, en tout cas, un devoir pour lui d'écrire sur ces formes sociales comme le physicien parle des forces de la nature, sans colère et sans mépris. » Cette profession de foi, qui met si nettement en lumière les devoirs auxquels l'historien n'a pas le droit de se soustraire, l'obligation pour lui souveraine d'abandonner devant le passé les préjugés, les opinions toutes faites, les idées, les croyances, même les plus chères, permettez-moi, Messieurs, de la faire mienne. A défaut de cette érudition prodigieuse, de ces vues originales et hardies, de ces généralisations puissantes, de cette parole si vivante et si convaincante, qui sont à jamais perdues pour vous, je vous promets d'apporter ici, avec ma bonne volonté, le zèle de la recherche et la probité dans la mise en œuvre des documents.

C'est appuyés sur ces principes, avec, devant les yeux l'idéal formulé par M. Jullian et le souvenir des leçons et des travaux où il l'a si pleinement réalisé, que nous continuerons l'histoire de Bordeaux au point où elle fut laissée, c'est-à-dire à la mort de Louis XIV.

Pendant cinq années, M. Jullian vous a raconté ce que fut Bordeaux « le grand règne ». C'est, vous le savez, l'une des époques les plus troublées, puis les plus mornes de notre histoire locale. La première moitié du siècle avait été brillante, féconde en résultats, riche en promesses. Au lendemain des années de misère qui marquèrent la fin du xvi^e siècle, l'œuvre de réparation, inaugurée par Matignon, avait été poussée avec un zèle admirable par d'Ornano et François de Sourdis. La ville avait commencé à dépouiller sa physionomie rébarbative et militaire. A la faveur de la paix, Bordeaux avait repris la lutte historique contre le marécage, et sur le terrain conquis s'élevait la Chartreuse. Sans doute, au même moment, les libertés municipales étaient définitivement supprimées par le despotisme royal et, sur leurs ruines, les représentants du pouvoir central, lieutenant de roi, archevêque, Parlement, se disputaient Bordeaux. Mais leurs bruyants conflits n'empêchaient pas les bourgeois de goûter les charmes de la paix : après avoir ri des algarades de leurs archevêques et de leurs disputes avec le Parlement ou d'Épernon, ils les oubliaient vite en admirant les nouveaux quais du Chapeau-Rouge et des Salinières, en goûtant le frais sous les ombrages de l'Ormée, ou en célébrant à l'envi les belles allées de la Chartreuse, « un des plus récréatifs lieux de France ». Richelieu, d'ailleurs, faisait taire, de sa voix impérieuse, Parlement, lieutenant de roi, archevêque, et le premier intendant de justice, police et finances faisait sans bruit, en 1627, son entrée à Bordeaux. Une ère nouvelle allait commencer. La monarchie absolue allait se substituer aux vieux pouvoirs caducs pour créer le Bordeaux moderne.

L'avènement de Mazarin remit tout en question. Sa maladresse compromit tous les résultats acquis, toutes les espérances entrevues. En rappelant l'intendant, en abandonnant la

ville et la province à la fantaisie orgueilleuse et sans contrôle de Bernard d'Épernon, Mazarin réveilla imprudemment toutes les vieilles haines, fit lever toutes les vieilles semences de révolte. Le Parlement entre en guerre contre le lieutenant de roi. Au Parlement se joignent les jurats et les bourgeois; et par derrière commence à gronder l'émeute populaire. Un vent de discorde souffle sur Bordeaux. La « guerrière cité » semble avoir retrouvé l'âme des temps héroïques. Les « compagnies bourgeois », ayant à leur tête des magistrats et des procureurs, salade en tête, casaque au dos, s'en vont, à la voix d'un « Tyrtée gascon », Bonnet, curé de Sainte-Eulalie, attaquer la citadelle élevée par d'Épernon à Libourne. On fait le siège en règle du Château-Trompette. A l'approche du maréchal de la Meilleraye, on rempare les murailles, on élève un fort à La Bastide; on se bat avec acharnement dans le cimetière de Saint-Seurin et à la demi-lune de la Porte Dijeaux. Sans doute, ces accès de fièvre durent peu. Les Bordelais justifient, une fois de plus, le reproche que leur faisaient ceux qui ne les aimait pas : « Ils vont vite et n'ont pas grand jugement. » Mais ils étaient incorrigibles, et l'esprit de révolte avait poussé chez eux de profondes racines. Le mouvement de l'Ormée le prouva. Ce réveil, un instant formidable, des vieilles libertés municipales, cette tentative réfléchie de la bourgeoisie moyenne pour organiser un gouvernement autonome, d'un caractère très nettement démocratique, cette « république » bordelaise qui, en face du drapeau blanc royal, arbore son drapeau rouge au clocher de Saint-Michel et qui traite officiellement avec Cromwell et les puritains d'Angleterre, tout cela nous explique la haine et la rancune tenaces dont Louis XIV poursuivit Bordeaux durant tout son règne.

Vous savez comme il la traita : par deux fois, en ville conquise. Au lendemain de la Fronde, le pouvoir royal s'installe de nouveau dans Bordeaux en maître absolu. L'intendant est rétabli. Le gouverneur ne sera plus qu'un commandant de place qui parade. Le maire est désormais nommé par le roi et la sauvegarde des priviléges n'est plus qu'une formule hypocrite. La grande pensée du règne, c'est l'agrandissement et la

reconstruction du Château-Trompette. Tout l'embellissement de Bordeaux lui est sacrifié. Les beaux hôtels de la Renaissance élevés sur le Chapeau Rouge sont impitoyablement rasés. Les Piliers de Tutelle, coupables d'avoir servi de plate-forme aux canons du conseiller d'Espagnet, tombent sous le pic des Vandales; les glacis et la zone militaire de la forteresse royale couvrent d'herbe tout un quartier.

Les troubles, d'ailleurs, ne sont pas finis. Aux insurrections fomentées par les Parlementaires et les bourgeois, succèdent les émeutes populaires provoquées par une fiscalité sans scrupules. Ce sont maintenant les petites gens qui se révoltent; c'est la « canaille » qui parcourt les rues, au grand effroi des officiers royaux et des jurats, brisant et saccageant tout en manière de protestation contre les expédients financiers de Colbert. Dès 1635, un impôt sur les taverniers avait provoqué une émeute sanglante, et l'on avait pu voir le vieux duc d'Épernon, Jean-Louis, à la tête de ses arquebusiers, contraint d'enlever les barricades de la rue Saint-James, de la rue des Faures, de la rue Sainte-Croix, défendues pied à pied par les charpentiers de barriques de Saint-Michel. En 1664, plus de 3,000 personnes rassemblées devant le palais de la Cour des Aides avaient criblé de pierres et de neige procureurs, clercs et avocats. En 1675, l'établissement du papier timbré, puis les impôts sur le tabac et la vaisselle d'étain créés pour parer aux frais de la guerre de Hollande, provoquent deux émeutes. Les quartiers populaires, Sainte-Croix et Saint-Michel, se soulèvent hurlant : « A mort les commis! Vive le roi sans gabelle! » Le maréchal d'Albret, vieux et malade, doit monter à cheval pour aller calmer ces furieux. Le roi, effrayé, accorde une amnistie générale. Mais quatre mois après, nouvelle émeute à Saint-Michel, d'ailleurs aussitôt réprimée. La vengeance de Louis XIV fut terrible. Le dimanche 17 novembre, à deux heures de l'après-midi, dix régiments de cavalerie et huit d'infanterie entraient en ville par les portes Saint-Julien et Sainte-Eulalie. Jusqu'au 30 mars suivant, pendant quatre mois et demi, Bordeaux fut soumis au régime d'une place conquise. Sous l'œil complaisant des commissaires des guerres, les soldats se

livrèrent aux pires excès. Le Parlement et la Cour des Aides furent exilés à Condom, la porte Sainte-Croix et le mur attenant démolis, les cloches dépendues à Saint-Michel et à Sainte-Eulalie. Le clocher de Saint-Michel, condamné par Vauban, fut sauvé à grand'peine. Les plans du Château-Trompette furent remaniés, la forteresse rendue encore plus formidable. Le fort du Hâ fut restauré. A l'extrémité du faubourg Sainte-Croix, le fort Louis s'éleva, braquant ses canons sur les deux quartiers populaires. Bordeaux se trouvait ramené à cent trente ans en arrière, au temps de Henri II et du connétable de Montmorency.

A quoi sert l'histoire locale? demandent parfois certaines personnes, qui croient sincèrement être des esprits audacieux et affranchis de préjugés. Nous pouvons répondre : l'histoire locale sert à refaire l'histoire générale. Ces révoltes des petites gens, provoquées par les impôts nouveaux, on en rencontre presque chaque année de 1662 à 1675. Il y en a partout, au nord et au midi, dans le Boulonnais et en Béarn; à l'est et à l'ouest, à Vitry-le-Croisé et en Bretagne. Ce sont les érudits locaux qui en ont montré l'importance, qui ont tiré de l'ombre ces figures si curieuses de chefs de bandes, d'Audijos en Chalosse, Antoine du Roure en Vivarais, véritables ancêtres du fameux Mandrin, ennemis jurés, comme lui, des gabelous. Les troubles de Bordeaux, contemporains de l'insurrection paysanne des Bonnets rouges de Bretagne, furent parmi les plus significatifs. Le dernier historien de Louis XIV, M. Ernest Lavisse, a pu, grâce aux publications dont ces événements ont été l'objet, souligner fortement un caractère peu remarqué du grand règne et modifier l'idée trop simple que l'on s'en faisait jusqu'ici.

L'effet produit par la répression de 1675 fut terrible. Une sorte de stupeur s'empara de Bordeaux; elle dura presque jusqu'à la fin du siècle. « Sous aucun de nos rois, écrit M. Jullian, le contraste n'a été plus saisissant entre la vie de la province et la vie de la cour. Là-bas, c'est l'éblouissement de l'or, des beaux châteaux, de l'art et de la poésie. A Bordeaux, c'est la vie au jour le jour, la torpeur matérielle, l'atonie des

esprits, l'absence de tout grand travail. » Le commerce, paralysé par les guerres, ruiné par la révocation de l'édit de Nantes, végète misérablement. Les lettres ne produisent guère que les poésies et les devises d'Élie de Bétoulaud, de Pierre de Métivier, de Léonard de Chaumelz. Par un seul aspect, le xvii^e siècle bordelais est conforme à l'idée générale que nous nous faisons du règne de Louis XIV : par le développement de la vie religieuse. Sous les deux épiscopats de François et de Henri de Sourdis, Bordeaux se couvre de couvents nouveaux. Aux Bénédictins, aux Récollets, aux Jacobins, aux Feuillants s'ajoutent les Capucins, les Minimes, les Chartreux, les Carmes déchaussés, les Oratoriens. Aux trop célèbres Annonciades viennent s'adjoindre Filles de Notre-Dame de Jeanne de Lestonnac, Ursulines, Carmélites, Visitandines, Catherinettes, Minimettes. Au-dessus de tous ces ordres règnent les Jésuites, qui imposent à Bordeaux leur prééminence intellectuelle et artistique et impriment partout leur marque, sur la façade de leur collège et de leur noviciat, à Saint-Bruno, à Notre-Dame. Cette vie religieuse si intense, qui, sous l'épiscopat d'Henri de Béthune, fit éclore des fleurs de mysticisme, telles que la sœur Anne Darriet, la sœur Marie Deymes, M^{lle} d'Épernon, qui inspira au théologal Hierôme Lopès son histoire de Saint-André, nous nous en faisons l'idée la plus précise et la plus juste grâce aux beaux travaux de M. l'abbé Bertrand. Je sais en quelle particulière estime le tenait mon éminent prédécesseur : aussi suis-je assuré d'être le fidèle interprète de sa pensée en saisissant ici l'occasion de saluer la mémoire de ce modeste et admirable travailleur.

Tel est, Messieurs, en raccourci, le bilan du xvii^e siècle. Au lendemain du terrible hiver de 1709, qui ajouta des ruines nouvelles aux ruines déjà amoncelées, Bordeaux se retrouvait dans le même état misérable qu'à la fin du règne d'Henri III. Le 13 août 1593, il avait appris avec joie la conversion d'Henri IV, qui mettait fin aux guerres civiles. L'enthousiasme populaire fut délirant lorsque, le 27 juin 1713, fut proclamée la paix d'Utrecht. La paix, c'était ce que Bordeaux réclamait



pour vivre. Les Bordelais, qui manifestaient leur joie en faisant tonner le canon, en dansant sur les places, en illuminant leurs maisons, semblaient comprendre qu'une période de leur histoire était définitivement close. Les traités d'Utrecht mettaient fin à la période guerrière. Les luttes contre le pouvoir central sont terminées pour un siècle. Désormais, plus d'alertes, plus de combats, plus d'émeutes, plus de misères. La monarchie absolue va panser elle-même, par la main, parfois rude, de ses intendants, les blessures qu'elle a faites. L'esprit local va se réveiller et son activité va stimuler à la fois les lettres, les arts et le commerce. Les grands travaux, commencés sous Henri IV et Louis XIII, vont être repris et continués sans relâche jusqu'à la fin du siècle, et les Tourny, les Dupré de Saint-Maur vont créer l'admirable décor qui fixera d'une façon définitive la physionomie de Bordeaux.

Je n'ai ni le temps, ni l'intention d'esquisser, même d'une façon vague, un tableau du XVIII^e siècle bordelais, qui n'aurait, d'ailleurs, en ce moment qu'une portée académique. Il me suffira d'annoncer que je compte consacrer ces premières leçons à l'étude du réveil intellectuel à la fin du règne de Louis XIV et sous la Régence. Nous commencerons par l'histoire de l'Académie. Après avoir débrouillé ses plus lointaines origines, nous la verrons, à peine née, s'affranchir de la tutelle royale, vivre de sa vie propre. Et cette étude particulière nous permettra peut-être d'éclairer un fait, encore mal connu, de l'histoire des idées : comment, à l'heure même où la centralisation politique et administrative triomphait, apparut pour la première fois en France la décentralisation littéraire et scientifique organisée.

Messieurs, le professeur d'histoire de Bordeaux ne parle pas devant un auditoire ordinaire. Il a devant lui des maîtres et des juges. La passion des recherches locales a toujours été très vive dans notre cité. La tradition n'est pas près de s'en perdre. Érudits, archéologues, bibliophiles, numismates, artistes, collectionneurs sont ici les ouvriers ardents d'une même entreprise : l'étude et la résurrection de notre passé. Je les prie de m'être à la fois sévères et bienveillants. Il m'arrivera certaine-

ment d'être incomplet ou inexact. J'accueillerai avec une profonde reconnaissance leurs critiques et leurs observations. J'exprime le vœu qu'eux-mêmes les rendent plus rares en me faisant profiter à l'avance de leur savoir et de leurs trésors. J'ai déjà, sur ce point, éprouvé leur libéralité. J'ai trouvé chez tous le même accueil qu'auprès des chefs si distingués, du personnel si obligeant de nos dépôts publics. Je veux espérer qu'ils me continueront leurs bonnes grâces. Leur collaboration rendra ma charge plus légère. N'avons-nous pas, d'ailleurs, un idéal commun : l'amour de Bordeaux, le culte de la vérité et, en modifiant un peu le mot fameux d'Ausone, n'ai-je pas le devoir de prendre, comme eux, pour devise : *Diligo Burdigalam, veritatem colo ?*

PAUL COURTEAULT.

